

conquises et les épées opimes, non plus que sur le serviteur zélé, qui vient de saisir dans ses bras nerveux l'une des blanches captives, et va jeter ce tribut humain aux pieds de son cheval.

Cette apparition triomphale, au milieu de cette cour de marbre bordée d'architectures découpées, ciselées, sous le ciel bleu, ruisselant d'une lumière crue, qui rend plus vibrantes encore ces étoffes brodées d'or, ces soieries luxuriantes, ces armes aux

reflets métalliques et brillants; cette apparition ne manque assurément ni de grandeur ni d'éclat. Peut-être Henri Regnault, qui l'avait entrevue dans ses rêves, comme une page nouvelle ajoutée aux splendeurs des Mille et une Nuits, en eût-il tiré un parti plus éblouissant encore. Peut-être sa palette ensoleillée eût-elle ajouté plus d'éclat à cette aveuglante lumière, et donné plus de luxueuse intensité à ce débordement de magnificence et d'orgueil. Mais Henri Regnault n'est plus. Tous les regrets seraient stériles, et il nous faut remercier M. Clairin d'avoir réalisé, avec une piété fraternelle et dans la mesure de ses forces, le rêve de son meilleur ami.

Si l'idée du tableau de M. Clairin appartient en principe à un autre, on n'en peut dire autant de celui de M. Fritel. Les *Ancêtres* sont la réalisation extrêmement vaste d'une conception très personnelle, qui, elle non plus, ne manque pas de grandeur, quoiqu'elle se manifeste sous des formes moins brillantes. Ici, plus de



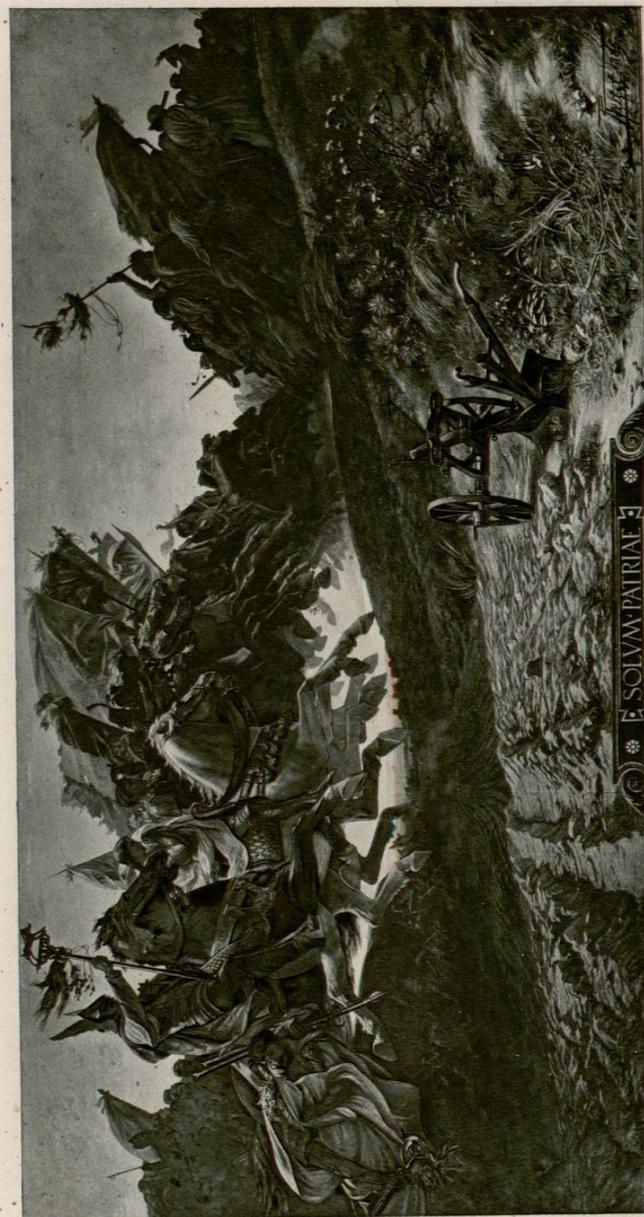
HAGBORG (A). *La fille du Pêcheur.*

palais de marbre, plus d'étoffes de prix, ni d'orfèvrerie scintillant sous l'éclat du soleil. Un grand champ, dont la terre fraîchement labourée se développe à perte de vue, dans ces teintes rousses et fauves particulières au sol que l'on vient de remuer. Au loin, des collines monotones et nues, qu'éclaire de ses lueurs indécises et blafardes le crépuscule qui grandit. Au premier plan, une charrue oubliée, et c'est tout, tout ce que nous offre la réalité. Mais au-dessus de cette campagne déserte plane le rêve. Dans les derniers souffles de la brise du soir, passe le tourbillon des héros trépassés. La Légion sainte des défenseurs de la patrie, des guerriers morts au champ d'honneur, accomplit dans les airs sa ronde nocturne.

Jadis Raffet, dans son inoubliable *Revue des Morts*, évoqua un spectacle de même nature. Mais il ne s'agit plus ici d'un « César décédé », continuant de jouer au soldat au delà de la tombe, et voyant défiler devant lui les victimes de son insatiable ambition et de son indomptable orgueil. Il s'agit de nos gloires nationales, retenues au sol qu'elles ont tant aimé, par cet amour même qui leur a fait consacrer leur vie à la grandeur de notre France.

« Héritage sacré, terre sainte, ô patrie! — Arrosée du sang de tes défenseurs, nos ancêtres, tu laisses échapper en foule leurs ombres. — Puisse leur souvenir glorieux déposer en nos cœurs le souffle ardent qui les a animés! » Telle est l'invocation que le peintre adresse au sol de la patrie, et nos ancêtres, répondant à son appel, s'élancent dans le ciel obscur et chargé de nuages, groupés en bataillons serrés.

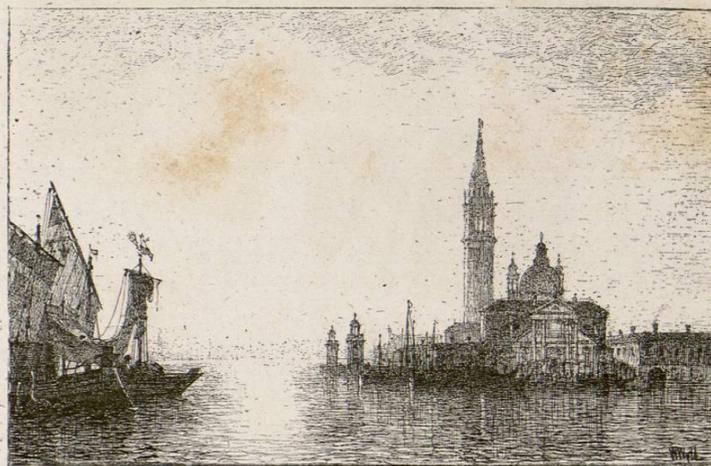
En avant marchent les prolétaires, les premiers en tous temps à verser leur sang à flots, quand la défense commune le réclame. Ils s'avancent pêle-mêle, le Gaulois rebelle à César touchant du coude le vainqueur de Valmy. Puis viennent les cavaliers galopant dans l'espace, confondus eux aussi, Vercingétorix, Jeanne d'Arc et Turenne réunis par une pensée commune, le drapeau tricolore mêlant ses plis chargés de gloire avec ceux de l'oriflamme de



Fritel (P.). — SOLUM PATRIÆ.

Saint-Denis. Et tout cela marche, court, galope, entraîné dans un même élan, poussé par un souffle fantastique.

Il est bien rare, en notre temps, de trouver une idée et surtout une idée poétique, noble, généreuse, exprimée par un peintre dans un de ses tableaux. L'œuvre de M. Fritel est donc doublement exceptionnelle, et l'on peut dire hautement que si elle est grande, elle ne doit pas toute sa grandeur à ses vastes dimensions.



WYLD (W.). *L'île Saint-Georges, à Venise.*

Pourrait-on en dire autant de ce gigantesque triptyque, dans lequel M. Béroud a essayé de nous raconter les principaux épisodes, qui marquèrent, en 1574, le séjour de Henri III à Venise? Je n'oserais l'affirmer; et cependant M. Béroud n'est pas le premier venu au Salon. Qui ne se souvient de l'étonnant succès que remporta cet artiste, il y a juste deux années, avec une énorme toile intitulée *Au Louvre*, et qui représentait le salon carré? Ce fut dans le public un cri d'étonnement de voir le surprenant relief, la puissance du modelé, la force de coloris, dépensés dans cette œuvre si vaste. Le jury, paraît-il, partagea la surprise générale, ou tout au moins voulut

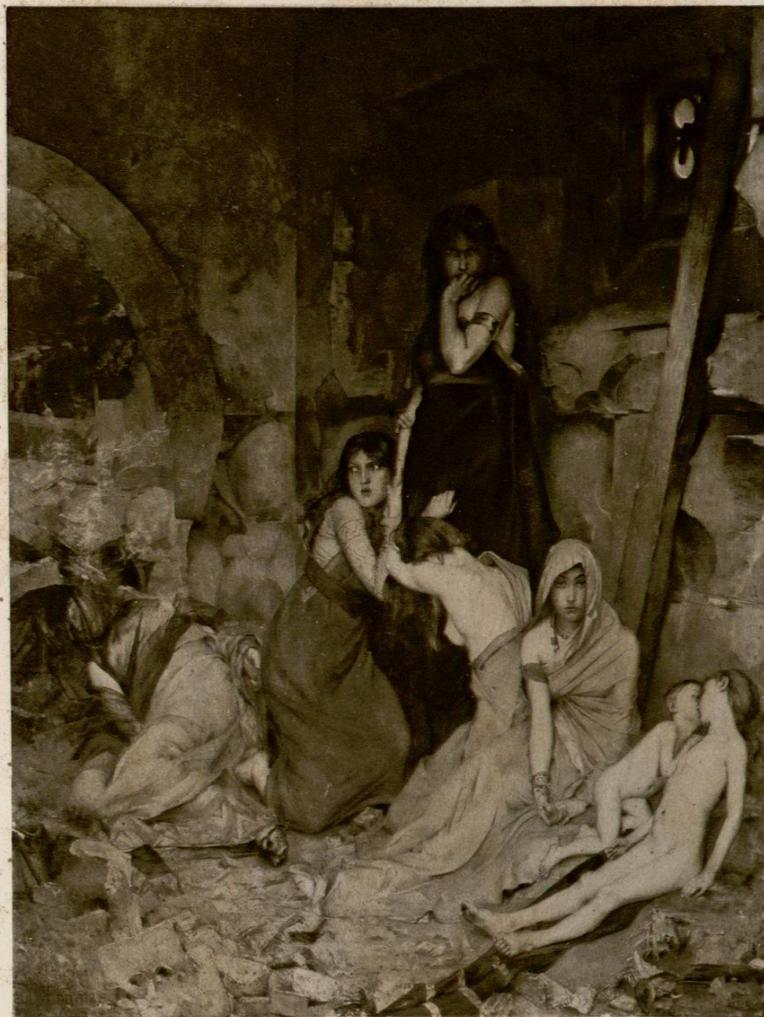
s'associer à l'émotion des visiteurs. Une seconde médaille récompensa les mérites déployés par M. Béroud, et, tout chargé de lauriers, l'artiste médaillé nous quitta pour transporter sous un ciel plus brillant son chevalet et sa palette.

Un petit tableau — sorte de carte de visite — nous arriva l'an dernier de Venise. Ce petit tableau, représentant l'atelier du peintre, inquiéta quelque peu ses amis. Il semblait, à le voir, que les remarquables qualités de M. Béroud se fussent atténuées dans l'atmosphère des lagunes. Le modelé avait perdu de sa puissance, le coloris, sinon de son éclat, du moins de sa fraîcheur. En outre, la main s'était faite plus lourde, la touche moins spirituelle, la couleur plus épaisse, avec un excès de jaune et des rouges alarmants.

Néanmoins, on ne dit rien. Il eût été cruel de juger un talent consacré par un grand succès, sur un échantillon d'aussi faibles dimensions. On attendit. Il ne paraît plus aujourd'hui que le doute soit permis. Le *Henri III à Venise* est inférieur à l'œuvre qui valut à M. Béroud un instant de gloire.

Et cependant quel thème plus magnifique pouvait-on trouver pour un tableau d'histoire et surtout quel cadre plus merveilleux? La salle du Grand Conseil du palais ducal, l'escalier des Géants, le *Ponte dei Carmini*, — car c'est sur ces trois points que se déroule successivement le récit de M. Béroud, — quel décor de féerie! quel ensemble magique!

La salle du Grand Conseil, avec ses murs lambrissés, encadrant les œuvres du Tintoret, de Gambarato, de Zuccaro, de Palma, avec son estrade et son trône à deux places, surmonté d'un dais à lambrequin, avec un immense tapis *cairin* qui couvre le sol, avec son plafond ruisselant d'or, où brille d'un incomparable éclat l'*Apothéose de Venise*, une des créations les plus splendides de ce grand magicien qui a nom Véronèse; jamais rien de plus riche, jamais rien de plus somptueux ne s'est vu, et ce n'est point tout; ajoutez à cela les personnages luttant de magnificence avec le décor de la salle; le doge Louis Mocénigo tout d'or vêtu, les Quarante



THOMAS (P.) — LES FEMMES DES VAINCUS.